

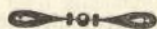
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — JUGEMENT ET MORT DE MARIE STUART, par M. MIGNET (suite et fin). — LE SCARABÉE D'OR, nouvelle (1^{re} partie). — HOTEL DU DUC DE BRUNSWICK. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Mademoiselle Élise Chevalier a fait cette semaine des robes d'un haut goût pour Paris, pour les départements et pour l'étranger; la variété de ces robes tenait à l'incertitude de la saison, et nous avons vu dans les riches salons de mademoiselle Chevalier depuis la robe de damas ornée d'une guipure à frange, et que ce mois glacé de juin permet de porter encore, jusqu'aux robes diaphanes en mousseline de l'Inde ou en tarlatane destinées aux provinces plus chaudes de la France. Une robe en damas noir, à dessins de feuilles de groseillier, avait une nouvelle manière de basques très-seyant aux tailles sveltes. Ces basques, au lieu d'être carrées, étaient à grandes dents arrondies; elles étaient garnies d'un haut effilé à tête de guipure, et au-dessus de cette tête était posée une ruche de ruban en taffetas broché. Sur les manches se répétaient deux rangs des mêmes ornements. Une autre robe en baréges marron, à cinq volants à dents bordés d'un petit rouleau de taffetas de la même nuance, avait aussi des basques à dents, et dans le creux de chaque dent flottait un nœud de taffetas. Les manches avaient trois volants plus petits que ceux de la jupe et pincés à la saignée par trois nœuds du même ruban que ceux des basques. Un ruban pareil formait la barrette du corsage ouvert. La robe de dessous, en florence couleur marron, était décolletée. Parlons un peu des peignoirs du matin et des robes de campagne. Mademoiselle Chevalier en a fait une foule d'une extrême fraîcheur. Les uns en jaconas avec des dessins perses; les autres avec impressions roses, bleues ou lilas sur fond blanc. Quelques-uns de ces peignoirs étaient faits en blouse avec le corsage

tenant à la jupe, et seulement serré à la taille par une ceinture du même que l'étoffe et festonnée en couleur comme le semis de la robe. D'autres à gilet et à petit paletot flottant avaient autour du paletot un volant de six centimètres, toujours festonné en couleur, et un volant pareil se répétait en trois rangs au bas des manches.

D'autres peignoirs en jaconas blanc avaient, au lieu du feston en couleur, une petite broderie anglaise très-fine ou une valenciennes de deux centimètres de haut.

Nous avons vu l'autre jour au bois de Boulogne une robe singulière d'un joli effet; cette robe était faite mi-partie avec du taffetas bleu Louise et mi-partie avec du taffetas noir; la jupe se composait de volants alternés bleus et noirs, le volant bleu avait pour ornement un effilé noir, et le volant noir un effilé bleu; pour le corsage même mélange: les devants et le dos étaient en bleu, et des volants noirs formant bretelles coupaient ce fond et répétaient l'effet de la jupe, de même sur les basques et aux manches.

Les effilés, les guipures et les franges de tout genre sont de plus en plus à la mode; c'est toujours chez Audoyer, à la Ville de Lyon, qu'on en trouve l'assortiment le plus varié, depuis l'effilé plume, surtout employé pour les robes d'enfants et celles de jeunes personnes, jusqu'à l'effilé à glands, qui consiste dans une superposition de trois à sept rangs de glands formant des clochettes chinoises, puis c'est le riche effilé à guipure pour mantelet: ce dernier effilé se fait depuis huit centimètres jusqu'à trente-cinq centimètres de haut. — C'est aussi à la Ville de Lyon qu'on trouve d'innombrables pièces de rubans chinés et brochés dans les mêmes dessins que les baréges et les taffetas et servant à garnir les robes, puis les velours découpés à l'emporte-pièce formant des guirlandes de fleurs en relief, puis les magnifiques rubans pour ceintures, brides et nœuds de chapeaux. Au moment de partir pour la campagne, toutes les élégantes font leurs provisions d'épingles anglaises dorées ou en acier, d'aiguilles, de cordonnet d'or ou de soie pour faire de jolies bourses à leurs frères ou à leurs maris: c'est encore à la Ville de Lyon qu'on peut se pourvoir de tous ces objets, et l'on trouve dans ce magasin des modèles de bourses, d'étuis à cigares et d'autres objets en filet qu'on peut exécuter soi-même. Les gants de Suède et de chevreau sont étalés par pyramides à la Ville de Lyon, et rien n'est jol

comme les myriades de boutons, de perles, de pierres, de cailloux du Rhin, d'or et d'argent guillochés, qui brillent fixés sur des cartes à travers les vitres de la riche devanture comme autant d'insectes et de papillons piqués; — ces boutons sont surtout bien portés avec les riches robes de chambre du matin.

Mademoiselle Chevalier, dont nous venons de louer le haut goût, a eu l'heureuse idée d'étaler sur les consoles de ses élégants salons une foule de ravissantes chinoïseries : ce sont des magots à faces joufflues et réjouissantes; des potiches bizarres aux vives couleurs, une grande variété d'écrans et d'éventails, de toutes petites tasses à café merveilleuses, des pots à pâtes et à essences et des couteaux à papier en laque incrustée et en santal. Mademoiselle Chevalier, par ses relations avec le haut commerce de Londres, peut donner tous ces objets à des prix tentateurs. Voilà bien des séductions pour les belles oisives qui attendent dans ces salons que leur robe soit prête à essayer; il n'en est pas une qui n'y choisisse quelque jolie chinoiserie pour l'étagère de son boudoir.

La maison Barlet et Belingard a toujours la spécialité des rubans bouffants, qui sont surtout d'un charmant effet sur les robes unies en barège ou en taffetas; on peut en juger par la robe grise de la gravure de ce numéro. Trois rangs de ce ruban sur les mantelets de taffetas pour jeunes filles sont très-bien portés.

On s'occupe beaucoup des uniformes de la garde impériale, et voici, nous assure-t-on, quelle sera le costume des cent gardes d'élite destinés à la garde spéciale de l'empereur et de l'impératrice. Nous donnons ces détails sous toute réserve, quoique l'on nous assure qu'ils sont exacts.

Les Cent-Gardes auront pour la petite tenue la casaque abricot : croix en velours noir dans le dos et sur la poitrine. — En grande tenue, même casaque abricot : une cuirasse de fer noircie, avec une tête de Méduse au centre; les yeux de la Méduse sont deux émeraudes. Culotte en velours noir. Bottes à l'écuyère, avec une bande de maroquin rouge dans la botte. Éperons d'or à deux molettes. Casque d'acier avec un poignard nu pour cimier dardant le ciel. Panache composé de sept plumes : la septième en saule pleureur; toutes les sept sont incarnat, noir et abricot, retenues par un ruban acier et argent. Épaulettes d'acier avec des étoiles or et argent. Brassard d'acier or et argent. Manteau de cheval en soie vermeille; à chaque coude, un dard d'acier d'une longueur de six pouces. Écharpe brodée aux chiffres de l'impératrice et de l'empereur, avec un semis d'aigles or, argent et acier. Beaudrier incrusté de pierres précieuses. Gants à la Crispin couleur de daim jusqu'à la main; la main noire brodée d'acier.

Sabre recourbé. Tromblon à l'arçon de la selle. Pistols à quatre coups. Hache, masse d'armes, hausse-col; faucille d'or à la Velléda, retenue par des glands Isabelle. Selle vermeille, galonnée d'argent et d'or. Brides de maroquin rouge. Manchettes aux quatre pieds

des chevaux, incarnat noir et abricot. Nœud à la queue du cheval, noir, incarnat et abricot.

C'est l'époque de la première communion dans tous les couvents et les pensions, et chaque parent offre à la jeune communicante de sa famille un beau livre de piété. Dans le faubourg Saint-Germain, c'est à la librairie Belin-Leprieur et Morizot qu'on trouve le plus nombreux assortiment de ces livres; les *Imitations*, les *Heures* et les *Paroissiens* illustrés avec encadrements, la *Bible* et les *Évangiles*. Puis, en dehors des livres religieux, toujours pour de jeunes lecteurs : un *Voyage pittoresque en Russie et en Sibérie*, par M. Charles de Saint-Julien, magnifique keepsake illustré; puis le *Plutarque de la jeunesse*, le *Buffon de la jeunesse*, le *Voyageur de la jeunesse*, le *Magasin des enfants*, et tous les bons et beaux livres que les mères aiment à donner à leurs fils.

CLÉOPHÉE.

(La reproduction du *Bulletin des Modes*, fashions et causeries, est formellement interdite.)

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas gris perle; les trois volants de la jupe, les basques, les barrettes et les manches du corsage sont garnis avec des rubans bouffants brochés. — Fichu à la Vierge et manches en point de Bruxelles de la maison Daniel Deray. — Bonnet de la même maison, en point de Bruxelles, avec de petits velours cerise.

Seconde toilette. — robe de popeline chamois et noir. — Mantelet de dentelle avec ornements de velours et grand effilé à tête de guipure de chez Audoyer. — Chapeau en taffetas blanc et blonde; dessous de tête en petits liserons roses.

Détails du patron.

Ce mantelet, de forme toute nouvelle, se fait en mousseline et aussi en dentelle noire. En mousseline on le garnit avec un volant brodé et festonné, et l'on peut répéter la broderie du volant tout autour du fond du mantelet. Des nœuds de ruban rose ou bleu de ciel, posés de distance en distance dans les plis du volant font très-bien. En dentelle noire les nœuds doivent être noirs en taffetas ou en gaze brochée.

JUGEMENT ET MORT DE MARIE STUART.

(SUITE ET FIN.)

Lorsque la mise en jugement de Marie Stuart avait fait craindre sa condamnation, l'Écosse presque entière s'était émue, et Jacques VI s'était décidé à envoyer à Londres William Keith, en adressant une lettre assez

ferme à Élisabeth et une note menaçante à Walsingham. Keith eut ordre de se joindre aux ambassadeurs de France pour sauver la mère de son roi. Il remplit sa mission avec fidélité, mais sans succès. Ayant instruit Jacques VI de son peu d'espérance, il reçut de lui une lettre remplie cette fois des sentiments d'un fils et des menaces d'un roi. Il la porta aussitôt à Élisabeth, qui, en la lisant, entra dans une de ses plus violentes colères, et voulait chasser Keith de sa présence. Le lendemain même elle écrivit, avec un mécontentement hautain, au jeune prince, qui ne soutint pas ce ton hardi, et qui lui fit porter par le maître de Gray et par sir Robert Melvil de pusillanimes explications.

Dans les nouvelles instructions que Jacques VI donna à ses ambassadeurs, il se borna à demander que sa mère fût mise désormais, par une détention sévère et une surveillance étroite, dans l'impossibilité de nuire à Élisabeth. Bien que son parlement assemblé le pressât de déclarer qu'il attaquerait l'Angleterre si l'on attentait aux jours de la reine captive, il s'y était refusé. Il n'avait même pas craint d'avouer au comte de Bothwell et au chevalier Seton que, sa mère fût-elle mise à mort, il ne romprait jamais avec la reine Élisabeth, à moins que celle-ci ne voulût le frustrer de son droit à la succession d'Angleterre. Ce jeune sophiste couronné, sans dignité comme sans entrailles, osait soutenir à table que le sang obligeait moins envers les parents que l'amitié envers les alliés, se préparant ainsi, avec un cynisme raisonné, à sacrifier les sentiments de fils à ce qu'il disait être les devoirs de roi. Cette tiédeur dénaturée commençait à être connue du peuple, qui murmurait sur son passage lorsqu'il sortait du palais.

Jacques VI livra donc sa mère en confiant sa défense au maître de Gray. Celui-ci ne trouvait plus sa sûreté que dans la mort de la reine qu'il avait trahie. Il avait déjà écrit à Walsingham qu'il valait mieux la tuer par le poison que de l'exécuter publiquement. Arrivé à Londres au moment où Bellièvre allait en partir, il parut s'intéresser en public à Marie, qu'il abandonna en secret. Il disait souvent à Élisabeth : *Une morte ne mord pas*, et il ne songea qu'à conserver à son jeune maître la succession d'Angleterre. De concert avec Robert Melvil, dont les efforts en faveur de son ancienne souveraine furent honnêtes, mais inutiles, il demanda que le droit à cette succession fût reconnu au fils par la démission de la mère. « Comment cela serait-il possible ? lui dit Élisabeth, elle a été déclarée inhabile, et elle ne saurait rien transmettre. — Si elle n'a pas de droits, répliqua le maître de Gray, Votre Majesté ne doit pas la craindre ; et, si elle a des droits, que Votre Majesté permette alors qu'elle les transmette à son fils, qui possédera ainsi le titre complet de successeur de Votre Altesse. » Aucune proposition n'était plus capable d'exciter la jalouse défiance et de provoquer les emportements d'Élisabeth ; aussi dit-elle d'une voix courroucée : « Comment ! être délivrée de l'une et à sa place en

trouver un autre qui est pire ! Oui, je me mettrais par là dans une position plus misérable que celle où j'étais. Par la Passion de Dieu ! cela vaudrait autant que de me couper la gorge moi-même, et, pour un duché ou pour un comté, vous, ou ceux qui sont comme vous, n'hésiteriez pas à charger quelques-uns de vos coquins désespérés de me tuer. Non, par Dieu ! votre maître ne sera jamais à cette place. Elle les quitta brusquement sans vouloir leur accorder le moindre délai pour l'exécution de la reine d'Écosse.

Plus irritée qu'intimidée par les représentations des deux rois, Élisabeth s'arrêta néanmoins un moment devant elles. Mais bientôt elle vit qu'elle n'avait rien à craindre des deux princes faibles dont les peuples étaient divisés, qui ne voulaient pas compromettre, l'un son héritage, l'autre sa sûreté, et qui toléreraient, après qu'elle serait accomplie, l'exécution qu'ils cherchaient à empêcher avant qu'elle le fût. Pour mieux arriver à ses fins, elle avait saisi, avec une crédulité artificieuse et une terreur affectée, l'apparence d'une nouvelle conspiration contre sa vie qu'avaient dénoncée, en y enveloppant l'ambassadeur de France, ceux mêmes qui avaient eu l'insigne audace de la proposer à ce dernier.

Peu après le départ de Bellièvre, Staffort, frère de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, dont la mère était depuis vingt-trois ans dame d'honneur d'Élisabeth, et dont les sœurs vivaient auprès d'elle, se présenta chez Châteauneuf. C'était un jeune homme assez mal famé, vivant dans le désordre et le besoin. Il annonça qu'un prisonnier pour dettes nommé Moody avait à communiquer à l'ambassadeur de France quelque chose intéressant la vie de la reine d'Écosse, et il proposa de conduire auprès de lui à Newgate le secrétaire Cordailot. Châteauneuf, qui se servait dans ce moment de Cordailot pour écrire ses dépêches, eut l'imprudence d'envoyer Destrappes, attaché aussi à son ambassade, vers Moody, qui, en présence de Staffort, lui fit la plus criminelle et la plus compromettante des propositions. Si l'ambassadeur de France voulait payer cent vingt écus pour lesquels on le retenait en prison, Moody, redevenu libre, offrit de tuer Élisabeth.

Cette ouverture fut repoussée par Destrappes, qui sortit aussitôt de Newgate, et par Châteauneuf, qui défendit à Staffort de paraître désormais à l'ambassade. Staffort, n'ayant pu obtenir de lui cent écus qu'il demandait pour payer des dettes et s'enfuir sur le continent, l'accusa d'avoir voulu susciter une conspiration contre la vie d'Élisabeth afin de sauver la reine d'Écosse. Le gouvernement anglais éprouva ou feignit la plus vive indignation. Destrappes fut jeté en prison, les dépêches de Châteauneuf furent interceptées. Châteauneuf lui-même fut cité devant Leicester, Burghley, Hatton et Davison, qui l'accusèrent tout au moins d'avoir connu un complot contre la vie de leur souveraine sans le révéler, et Élisabeth envoya Waade en France pour dénoncer à Henri III son ambassadeur, comme coupable envers elle de criminelle machination.

Elle ordonna en même temps de fermer les ports de l'Angleterre, qui resta plusieurs semaines sans communication avec le continent. Au milieu de l'émotion causée par la découverte de ce complot chimérique, et lorsque se répandaient les bruits les plus alarmants, tantôt d'une descente des Espagnols, tantôt de la présence du duc de Guise à la tête d'une armée dans le comté de Sussex, tantôt d'une entreprise sur Fotheringay, tantôt d'une insurrection des comtés du Nord, le conseil privé se réunit plusieurs fois pour presser la reine de faire exécuter l'arrêt de mort porté contre sa prisonnière.

Élisabeth ne se rendit point aux instances de Leicester, de Burghley et de Walsingham, mais elle devint distraite et sombre. Elle négligeait ses amusements accoutumés, recherchait la solitude, et murmurait souvent toute seule de terribles paroles. On l'entendit prononcer cette sentence latine qui peignait ses anxiétés : « Il faut frapper pour n'être pas frappé ; si tu ne frappes, tu seras frappé. » Elle aurait voulu qu'on la débarrassât, par un meurtre secret, de la responsabilité d'une exécution légale. Elle insinuait à ses ministres qu'ils devaient mettre à mort Marie en lui épargnant la cruauté d'en donner l'ordre, et leur reprochait d'avoir beaucoup promis en prêtant le fameux serment de l'*association*, et de ne rien faire pour sa défense. Mais la responsabilité qu'elle hésitait à prendre, ses ministres se refusaient à l'encourir, et ils la connaissaient trop bien pour n'être pas assurés qu'elle les désavouerait le lendemain du jour où ils l'auraient servie selon sa passion, et les punirait même, afin de rejeter sur eux tout l'odieux d'une mort dont elle voulait le profit sans le blâme. Ils furent donc sourds à ses insinuations, et la reine se vit réduite à agir directement elle-même.

Le 1^{er} février, le secrétaire Davison, qu'elle avait fait prévenir par le lord amiral Howard, se présenta chez elle à dix heures du matin avec le warrant d'exécution, qu'avait rédigé d'avance le grand trésorier Burghley. Elle le prit de ses mains, le lut, demanda une plume et le signa résolument, prescrivant à Davison d'y faire apposer le sceau de l'État par le chancelier. Elle recommanda de le tenir secret autant que possible, et elle ajouta en forme de plaisanterie : « Montrez-le néanmoins à Walsingham ; je crains que le coup ne le tue sur l'heure. » Elle défendit de rendre publique l'exécution, qui devrait avoir lieu dans la grande salle de Fotheringay et non dans la cour du château, et elle renvoya Davison en défendant de lui parler encore d'une chose dont elle ne voulait plus être importunée, ayant fait tout ce qu'exigeaient d'elle la loi et la raison.

Au moment où Davison allait partir, Élisabeth le retint et se plaignit d'Amyas Paulet et de ceux qui auraient pu la soulager de ce fardeau. Elle ajouta qu'il y avait moyen de l'en décharger encore, si lui et Walsingham écrivaient à sir Amyas pour le sonder à ce sujet. Soit défaut de scrupule, soit excès d'obéissance, Davison ne repoussa point cette effroyable proposition,

qu'il communiqua aussitôt à Walsingham en lui montrant l'acte signé par la reine. Le jour même ils écrivirent à Fotheringay ; et, dans ce siècle où l'assassinat n'était désavoué par aucune secte, ne répugnait à aucune politique, deux ministres d'une puissante souveraine osèrent inviter, en son nom, les gardiens d'une prisonnière à faire périr celle-ci clandestinement. Voici l'insidieuse et abominable lettre qu'ils adressèrent en commun à Paulet et à Drury :

» Après nos cordiales salutations, nous trouvons dans des paroles prononcées dernièrement par Sa Majesté qu'elle remarque en vous un défaut de soins et de zèle... pour n'avoir trouvé de vous-mêmes (sans autre provocation) un moyen quelconque d'ôter la vie à cette reine, en vue du grand danger auquel Sa Majesté est exposée à toute heure, aussi longtemps que vivra ladite reine. Sans parler du manque d'amour envers elle, Sa Majesté remarque encore que vous ne songez pas à votre propre sûreté, ou plutôt à la conservation de la religion, du bien public et de la prospérité de votre pays, ainsi que la raison et la politique le commandent. Votre conscience serait tranquille vis-à-vis de Dieu et votre réputation intacte vis-à-vis du monde, puisque vous avez prêté le serment solennel de l'*association*, et que, de plus, les faits mis à la charge de cette reine ont été clairement prouvés contre elle. Par ce motif, Sa Majesté ressent un grand déplaisir de ce que des hommes qui professent de l'attachement pour elle, comme vous le faites, manquent ainsi à leurs devoirs et cherchent à mettre sur elle le poids de cette affaire, sachant bien sa répugnance à verser le sang, surtout celui d'une personne de ce sexe et de ce rang, et d'une aussi proche parente.

« Nous voyons que ces considérations troublent beaucoup Sa Majesté, qui, nous vous l'assurons, a protesté, à diverses époques, que, si elle n'avait pas plus d'égard aux dangers que courent ses fidèles sujets et ses bons serviteurs qu'aux siens propres, elle ne consentirait jamais à ce que le sang de cette reine fût versé. Nous pensons qu'il est très-nécessaire de vous instruire de ces discours prononcés il y a peu de temps par Sa Majesté, et de les soumettre à vos bons jugements, et ainsi nous vous recommandons à la protection du Tout-Puissant. Vos bons amis. »

Cette lettre, que Davison invitait Paulet à brûler après l'avoir lue, arriva à Fotheringay le 2 février vers le soir. Une heure après, Paulet, qui était un sombre fanatique, un geôlier brutal, mais non un ignoble meurtrier, répondit à Walsingham dans les termes d'une vive douleur et d'une indignation contenue : « Ayant reçu votre lettre d'hier, ce jourd'hui à cinq heures de l'après-midi, je ne saurais manquer, suivant vos directions, de vous faire parvenir une réponse avec toute la célérité possible. Je vous la transmets dans toute l'amertume que mon cœur ressent de ce que je suis assez malheureux pour voir le jour où, d'après les injonctions de ma très-gracieuse souveraine,

je suis requis de faire un acte que Dieu et la loi défendent. Mes biens, ma place et ma vie sont à la disposition de Sa Majesté, et je suis prêt à les abandonner demain, si c'est son bon plaisir, reconnaissant que je les tiens de sa seule et gracieuse faveur; je ne désire en jouir qu'avec la bonne volonté de Son Altesse. Mais Dieu me préserve de faire un aussi pitoyable naufrage de ma conscience, ou de laisser une aussi grande tache à ma postérité, que de verser le sang sans l'autorisation de la loi et sans un acte public. J'espère que Sa Majesté, selon sa clémence accoutumée, prendra en bonne part ma loyale réponse. »

La reine Élisabeth, lorsque Davison lui communiqua cette noble lettre, la lut avec les marques de la plus vive contrariété, et dit d'un accent passionné : « Je déteste ces beaux parleurs, ces gens pointilleux et roides, qui promettent tout, ne font rien, et mettent tout le fardeau sur mes épaules. » Il ne restait plus qu'à donner cours à l'exécution publique. L'acte qui en contenait l'ordre, et que la reine avait signé de sa main, revêtu du sceau de l'État par le chancelier, était revenu au conseil privé, dont les membres, sans entretenir de nouveau Élisabeth, prirent sur eux de le faire exécuter. Ils l'adressèrent avec une lettre signée par Burghley, Leicester, Hunsdon, Knollys, Walsingham, Derby, Howard, Cobham, Hatton et Davison, aux comtes de Shrewsbury et de Kent, chargés d'assister au supplice de la reine condamnée. Muni de ces deux pièces, Beale partit pour aller accomplir sa tragique mission à Fotheringay.

Marie Stuart était restée dans une attente pleine d'anxiété, pendant les deux mois et demi qui s'étaient écoulés entre la signification de sa sentence et l'ordre de son exécution. On lui avait bien rendu pour un moment son aumônier Préau et on lui avait restitué l'argent saisi à Chartley en même temps que ses papiers; mais cette faveur, accompagnée d'un silence sinistre, lui avait fait craindre une mort soudaine et cachée, semblable à celle dont avait péri naguère le comte de Northumberland dans la Tour de Londres. Elle redoutait par-dessus tout une fin qui, couverte d'obscurité, laissât dans l'incertitude les vraies dispositions de son âme. Pressentant l'horrible projet qui la menaçait, sans en soupçonner toutefois le véritable auteur, elle avait invoqué l'assistance d'Élisabeth, qui le conçut, contre Paulet, qui le repoussa. Le 49 décembre 1586, elle avait adressé à la reine d'Angleterre une dernière lettre, où elle lui demandait de ne pas souffrir qu'on l'exécutât sans qu'elle l'eût ordonné, de permettre à ses serviteurs d'assister à sa mort, pour qu'ils rendissent témoignage de sa foi et de son obéissance envers l'Église catholique, et de leur laisser emporter secrètement son corps. Elle terminait sa lettre en citant presque Élisabeth devant Dieu : « Ne m'accusez de présomption, dit-elle, sy, abandonnant ce monde et me préparant pour un meilleur, je vous ramontois que un jour vous aurez à répondre de votre charge aussi

bien que ceux qui y sont envoyez les premiers. »

Telles étaient encore les craintes de Marie Stuart, lorsque Robert Beale arriva à Fotheringay le 5 février. Il avait amené avec lui le bourreau de Londres, et, après avoir communiqué à Paulet et à Drury l'ordre de la reine et les volontés du conseil, il s'était transporté auprès des comtes de Kent et de Shrewsbury pour leur présenter la commission royale qu'ils étaient chargés de faire exécuter le 8 au matin. Les deux comtes, le secrétaire du conseil privé et le shérif du comté de Northampton, s'étaient rendus à Fotheringay, où ils étaient tous le 7 avant midi. A la vue de ce concours inaccoutumé, les pauvres serviteurs de la reine d'Écosse se doutèrent du malheur qui les attendait, et furent saisis d'un trouble inexprimable. Quant à Marie, elle était, en ce moment, retenue dans son lit par ses indispositions accoutumées.

Vers deux heures, les deux comtes demandèrent à lui parler; elle leur fit dire qu'elle était malade, mais qu'elle se lèverait si la chose qu'ils avaient à lui communiquer était pressante. Sur leur réponse affirmative que la chose ne souffrait point de délai, elle s'habilla, et s'asseyant ensuite devant une petite table de travail placée au pied de son lit, elle les attendit dans le plus grand calme. Ses femmes et la plupart de ses serviteurs étaient autour d'elle. Le grand maréchal d'Angleterre, accompagné du comte de Kent, et suivi de Beale, de Paulet et de Drury, s'avança la tête découverte, et, s'inclinant avec respect devant elle, lui dit que la sentence que lord Buckhurst lui avait signifiée deux mois et demi auparavant devait recevoir maintenant son exécution, la reine leur maîtresse s'y trouvant contrainte par les instances de ses sujets. Marie l'écouta sans montrer aucun trouble, et elle entendit ensuite le warrant dont Beale donna lecture et qui contenait l'ordre de sa mort.

Quand cette lecture fut achevée, elle fit le signe de la croix. « Loué soit Dieu, dit-elle, de la nouvelle que vous m'apportez. Je n'en pouvais recevoir une meilleure, puisqu'elle m'annonce le terme de mes misères et la grâce que Dieu me fait de mourir pour l'honneur de son nom et de son Église catholique, apostolique et romaine. Je ne m'attendais pas à une si heureuse fin, après les traitements que j'ai soufferts et les dangers auxquels j'ai été exposée depuis dix-neuf ans en ce pays, moi, née reine, fille de roi, petite-fille de Henri VII, proche parente de la reine d'Angleterre, reine douairière de France, et qui, princesse libre, ai été tenue en prison sans cause légitime, bien que je ne sois sujette à personne et ne reconnaisse point de supérieur en ce monde, si ce n'est Dieu. » Se regardant comme une victime de sa foi religieuse, elle ressentit la joie pure du martyr, en prit la douce sérénité, et en conserva jusqu'au bout le tranquille courage. Elle désavoua de nouveau le projet d'avoir voulu faire tuer Élisabeth, et, posant la main sur le livre des Évangiles qui était sur sa petite table, elle dit solennellement :

Je n'ai jamais ni conçu ni poursuivi la mort de la reine d'Angleterre, et je n'y ai jamais consenti. »

A ces mots, le comte de Kent lui dit, avec une fanatique rudesse, que le livre sur lequel elle avait juré était le livre des papistes, et que son serment ne valait pas mieux que son livre. « C'est celui auquel je crois, repartit Marie ; supposez-vous que mon serment serait plus sincère si je le prêtais sur le vôtre, auquel je ne crois pas ? » Le comte de Kent l'invita à renoncer à ce qu'il appelait ses superstitions, et lui proposa l'assistance du doyen protestant de Peterborough, qui lui enseignerait la vraie foi et la préparerait à la mort. Marie repoussa énergiquement cette offre, qui offensait ses croyances, et elle demanda qu'on lui rendit son aumônier dont on l'avait séparée de nouveau depuis plusieurs jours. Les deux comtes eurent la dureté et la honte de refuser cette consolation religieuse à une reine qui allait mourir. Ils ne voulurent pas non plus lui accorder le court délai qu'elle réclamait pour écrire elle-même avec soin son testament et mettre en ordre ses dernières dispositions. Marie ayant alors demandé le moment où elle devait mourir : « C'est pour demain, madame, lui dit le comte de Shrewsbury, vers huit heures du matin. »

Après que les deux comtes furent sortis, Marie consola ses serviteurs, qui fondaient en larmes. Elle devança l'heure de son souper, afin d'avoir toute la nuit pour écrire et pour prier. Elle mangea peu, selon sa coutume. Bourgoïn, son médecin, la servit à table, son maître d'hôtel, André Melvil, ayant été éloigné d'elle, en même temps que son aumônier. Elle parla de la prétention que le comte de Kent avait eue de la convertir, et dit, en souriant, qu'il aurait fallu un autre docteur pour la persuader. A la fin de son souper, elle appela tous ses serviteurs, et ayant versé du vin dans une coupe, elle en but à leur intention, et, d'un air affectueux, elle leur proposa de lui faire raison. Ils se mirent tous à genoux, et, les larmes aux yeux, répondirent à son toast avec une douloureuse effusion, lui demandant pardon des offenses qu'ils pouvaient avoir commises contre elle. Elle leur dit qu'elle leur pardonnait de très-bon cœur et les pria de lui pardonner aussi les mécontentements qu'elle pouvait leur avoir causés. Elle les exhorta à demeurer fermes dans la religion catholique, à vivre en paix et en amitié les uns avec les autres. Nau fut le seul dont elle parla avec amertume, l'accusant d'avoir souvent répandu la discorde parmi eux, et d'être la cause de sa mort. Elle se retira ensuite à part, et écrivit de sa main, pendant plusieurs heures, des lettres et son testament, dont elle fit le duc de Guise principal exécuteur. Comme la plupart des legs qu'elle laissait ne pouvaient être acquittés que sur son douaire, qui retournerait au roi de France quand elle serait morte, elle recommanda instamment à Henri III sa mémoire et ses dernières dispositions. « Vous avez toujours protesté m'aimer, lui disait-elle, montrez-le-moi maintenant en me sou-

lageant, par charité, de ce que je ne puis sans vous, qui est récompenser mes serviteurs désolés, leur laissant leurs gaiges, et en faisant prier Dieu pour une royne qui a esté nommée très-chrestienne, et meurt catholique, dénuée de tous ses biens. »

Quand elle eut fini d'écrire il était près de deux heures du matin. Elle mit dans un coffre son testament et ses lettres ouvertes en disant qu'elle ne voulait plus s'occuper des affaires de ce monde et ne devait songer qu'à paraître devant Dieu. Elle avait adressé une lettre à son aumônier, qui était dans le château, pour lui demander de passer avec elle la nuit en prières, et de lui envoyer son absolution, puisqu'on n'avait pas permis qu'elle se confessât et qu'elle reçût le dernier sacrement de ses mains. Elle se fit laver les pieds, et chercha dans la Vie des Saints, que ses filles avaient coutume de lui lire tous les soirs, un grand coupable à qui Dieu eût pardonné. Elle s'arrêta à la touchante histoire du bon larron, qui lui sembla le plus rassurant exemple de la confiance humaine et de la clémence divine, et dont Jeanne Kennedy lui fit lecture. « C'était un grand pécheur, dit-elle, mais pas si grand que moi ; je supplie Notre-Seigneur, en mémoire de sa passion, d'avoir souvenance et mercy de moi comme il l'eut de luy, à l'heure de sa mort. »

Se sentant un peu fatiguée et voulant conserver ou reprendre ses forces pour le dernier moment, elle se mit au lit. Ses femmes continuaient à prier, et, pendant ce dernier repos de son corps, bien que ses yeux fussent fermés, on voyait, au mouvement de ses lèvres et à une sorte de ravissement répandu sur son visage, qu'elle s'adressait à Celui en qui seul reposaient maintenant ses espérances. Au point du jour elle se leva, et dit qu'elle n'avait plus que deux heures à vivre. Elle choisit un de ses mouchoirs à frange d'or pour servir à lui bander les yeux sur l'échafaud, et s'habilla avec une sévère magnificence. Ayant assemblé ses serviteurs, elle leur fit lire par Bourgoïn son testament, qu'elle signa, leur remit ses lettres, ses papiers, les présents qu'ils avaient à porter de sa part aux princes de sa famille, à ses amis du continent. Elle leur avait déjà distribué, la veille au soir, ses bagues, ses bijoux, ses meubles, ses vêtements ; elle leur donna alors les bourses qu'elle avait préparées pour eux et où elle avait enfermé, par petites sommes, les cinq mille écus qui lui restaient. Elle mêlait avec une grâce accomplie et avec une bonté touchante ses consolations à ses dons, et les fortifiait contre l'accablement où les jetterait bientôt sa mort. « On ne voyoit en elle, dit un témoin oculaire, aucun changement ny à sa face, ny à sa parole, ny à sa contenance ; elle sembloit seulement donner ordre à ses affaires comme si elle eust voulu aller habiter d'une maison dans une autre. »

Après ces derniers soins accordés aux souvenirs terrestres, elle se rendit dans son oratoire, où était dressé un autel sur lequel son aumônier, avant qu'on l'eût séparé d'elle, lui disait secrètement la messe. Elle

s'agenouilla devant cet autel et lut, avec une grande ferveur, les prières des agonisants. Avant qu'elle les eût achevées, on vint heurter à la porte. Elle fit répondre qu'elle serait bientôt prête, et elle continua à prier. Peu de temps après, huit heures étant déjà sonnées, on heurta de nouveau à la porte, qui cette fois fut ouverte. Le shérif entra une baguette blanche à la main, s'avança jusqu'auprès de Marie, qui n'avait pas détourné la tête, et ne lui dit que ces mots : « Madame, les lords vous attendent et m'ont envoyé vers vous. — Oui, répondit Marie en se levant, allons. »

Au moment où elle partait, Bourgoin lui donna le crucifix d'ivoire qui était sur l'autel; elle le baisa et le fit porter devant elle. Comme elle ne pouvait se soutenir toute seule, à cause de la faiblesse de ses jambes, elle marcha appuyée sur deux des siens jusqu'à l'extrémité de ses appartements. Là, ces pauvres gens, par une délicatesse singulière, mais qu'elle approuva, ne voulurent pas paraître la conduire eux-mêmes à la mort; ils la laissèrent soutenir par deux serviteurs de Paulet, et la suivirent en larmes. Quand ils furent sur l'escalier où les comtes de Shrewsbury et de Kent attendaient Marie Stuart, et par où elle devait descendre dans la salle basse au fond de laquelle avait été dressé l'échafaud, on leur refusa la consolation de l'accompagner plus longtemps. Malgré leurs supplications et leurs gémissements, on les sépara d'elle, non sans peine, car ils s'étaient jetés à ses pieds, baisaient ses mains, s'attachaient à sa robe et ne voulaient pas la quitter.

Lorsqu'on les eut éloignés, elle se remit en marche, d'un air noble et doux, le crucifix d'une main et un livre d'heures de l'autre, revêtue du costume de veuve qu'elle portait les jours de grande solennité; ayant une robe de velours cramoisi brun à corsage de satin noir, d'où pendaient des chapelets et des scapulaires, et que surmontait un manteau de satin gaufré de même couleur, à longue queue, avec des parements en martre zibeline; le collet relevé, les manches pendantes; couverte d'un voile blanc qui tombait de sa tête jusqu'à ses pieds. Elle avait la dignité d'une reine et le paisible recueillement d'une chrétienne.

Au bas de l'escalier, elle trouva son maître d'hôtel, André Melvil, auquel il fut permis de prendre congé d'elle, et qui, la voyant marcher ainsi au supplice, tomba à genoux et, le visage inondé de larmes, lui exprima son amère désolation. Marie l'embrassa, le remercia de sa constante fidélité, et lui recommanda de reporter exactement à son fils tout ce qu'il savait et tout ce dont il allait être témoin. « Ce sera, dit Melvil, le plus douloureux message dont j'aie jamais été chargé, que celui d'annoncer que la reine ma souveraine et chère maîtresse est morte. — Tu dois plutôt te réjouir, bon Melvil, lui répliqua-t-elle en employant pour la première fois cette familiarité de langage, de ce que Marie Stuart est arrivée au terme de ses traverses. Tu le sais, ce monde n'est que vanité, plein de troubles et

de misères. Porte ces nouvelles que je meurs ferme en ma religion, vraie catholique, vraie Écossaise, vraie Française. Dieu veuille pardonner à ceux qui ont désiré ma fin; le juge des secrètes pensées et des actions des hommes sait que j'ai toujours souhaité l'union de l'Écosse et de l'Angleterre. Recommande-moi à mon fils, et dis-lui que je n'ai jamais rien fait qui pût préjudicier au bien du royaume, à sa qualité de roi, ni dérogé en rien à notre prérogative souveraine. »

Elle demanda alors aux comtes de Shrewsbury et de Kent qu'il fût pardonné à son secrétaire Curle, et que ses serviteurs et ses femmes fussent admis à la voir mourir. Le comte de Kent objecta que ce n'était point la coutume de laisser des femmes assister à de pareils spectacles, et craignit qu'elles ne causassent du trouble par leurs cris et peut-être du scandale en voulant tremper leurs mouchoirs dans son sang. « Milord, lui répondit Marie, je vous engage ma parole qu'elles ne feront rien de semblable à ce que vous venez de dire. Hélas! ces pauvres âmes, elles seront contentes de prendre adieu de moi. Et je suis sûre que votre maîtresse, qui est une reine vierge, ne refuserait pas à une autre reine d'avoir ses femmes pour l'assister au moment de la mort. Elle ne peut pas vous avoir donné des ordres aussi rigoureux. Elle me concéderait plus, même si j'étais une personne de moindre rang; et pourtant, milords, vous savez que je suis la cousine de votre reine. Certainement vous ne me refuserez pas cette dernière demande. Mes pauvres filles ne désirent rien que de me voir mourir. » Les deux comtes, après avoir conféré un instant entre eux, lui accordèrent ce qu'elle souhaitait, et Marie put appeler auprès d'elle quatre de ses serviteurs et deux de ses femmes. Elle désigna Bourgoin, son médecin; Gorion, son pharmacien; Gervais, son chirurgien; Didier, son sommelier; Jeanne Kennedy et Elisabeth Curle, celles des jeunes filles attachées à sa personne qu'elle aimait le mieux. On les fit descendre, et la reine, suivie d'André Melvil, qui portait la queue de sa robe, monta sur l'échafaud avec la même aisance et la même dignité que si elle était montée sur un trône.

Cet échafaud avait été dressé dans la salle basse du château de Fotheringay. Il avait deux pieds et demi de hauteur et douze pieds carrés d'étendue. Il était couvert de frise noire d'Angleterre, ainsi que le siège, le coussin et le billot où Marie devait s'asseoir, s'agenouiller et recevoir le coup fatal. Elle prit place sur ce siège lugubre sans changer de couleur, et sans rien perdre de sa grâce et de sa majesté accoutumées, ayant à sa droite les comtes de Shrewsbury et de Kent assis, à sa gauche le shérif debout, en face les deux bourreaux, vêtus de velours noir; à peu de distance, le long du mur, ses serviteurs; et, dans le reste de la salle, retenus par une barrière que Paulet gardait avec ses soldats, environ deux cents gentlemen et habitants du voisinage, admis dans le château, dont on avait fermé les portes. Robert Beale lut alors la sentence,

que Marie écouta en silence, et si profondément recueillie en elle-même, qu'elle semblait étrangère à ce qui se passait. Lorsque Beale eut achevé de lire, elle fit le signe de la croix et dit d'une voix ferme :

« Milords, je suis née reine, princesse souveraine et non sujette aux lois, proche parente de la reine d'Angleterre et sa légitime héritière. Après avoir été longuement et injustement détenue prisonnière en ce pays, où j'ai beaucoup enduré de peine et de mal, sans qu'on eût aucun droit sur moi, maintenant par la force et soubz la puissance des hommes, preste à finir ma vie, je remercie mon Dieu d'avoir permis que je meure pour ma religion et devant une compagnie qui sera témoin que, bien près de ma mort, j'ai protesté comme je l'ai toujours fait, soit en particulier, soit en public, de n'avoir jamais rien inventé pour faire périr la reine, ni consenti à rien contre sa personne. » Elle se défendit ensuite de lui avoir porté aucun sentiment de haine, et rappela qu'elle avait offert, pour obtenir sa liberté, les conditions les plus propres à la rassurer et à prévenir des troubles en Angleterre.

Après ces paroles données à sa justification, elle se mit à prier. Alors le docteur Fletcher, doyen protestant de Peterborough, que les deux comtes avaient amené avec eux, s'approcha d'elle, et voulut l'exhorter à mourir. « Madame, lui dit-il, la reine, mon excellente souveraine, m'a envoyé par devers vous... » Marie, l'interrompant à ces mots, lui répondit : « Monsieur le doyen, je suis ferme dans l'ancienne religion catholique romaine, et j'entends verser mon sang pour elle. » Comme le doyen insistait avec un fanatisme indiscret, et l'engageait à renoncer à sa croyance, à se repentir, à ne mettre sa confiance qu'en Jésus-Christ seul, parce que seul il pouvait la sauver, elle le repoussa d'un accent résolu, lui déclara qu'elle ne voulait pas l'entendre, et lui ordonna de se taire. Les comtes de Shrewsbury et de Kent lui dirent alors : « Nous désirons prier pour Votre Grâce, afin que Dieu éclaire votre cœur à votre dernière heure, et que vous mouriez ainsi dans la vraie connaissance de Dieu. — Milords, répondit Marie, si vous voulez prier pour moi, je vous en remercie, mais je ne saurais m'unir à vos prières, parce que nous ne sommes pas de la même religion. » La lutte entre les deux cultes, qui avait duré toute sa vie, se prolongea jusque sur son échafaud.

Le docteur Fletcher se mit à lire la prière des morts selon le rit anglican, tandis que Marie récitait en latin les psaumes de la pénitence et de la miséricorde, et embrassait avec ferveur son crucifix. « Madame, lui dit durement le comte de Kent, il vous sert peu d'avoir en la main cette image du Christ, si vous ne l'avez gravée dans le cœur. — Il est malaisé, lui répondit-elle, de l'avoir en la main sans que le cœur en soit touché, et rien ne sied mieux au chrétien qui va mourir que l'image de son Rédempteur. »

Lorsqu'elle eut achevé, à genoux, les trois psaumes *Miserere mei, Deus, etc.; In te, Domine, speravi, etc.;*

Qui habitat in adjutorio, elle s'adressa à Dieu en anglais, et le supplia de donner la paix au monde, la vraie religion à l'Angleterre, la constance à tous les persécutés, et de lui accorder à elle-même l'assistance de sa grâce et les clartés de l'Esprit saint à cette heure suprême. Elle pria pour le pape, pour l'Église, pour les monarques et les princes catholiques, pour le roi son fils, pour la reine d'Angleterre, pour ses ennemis; et, se recommandant elle-même au Sauveur du monde, elle finit par ces paroles : « Comme tes bras, Seigneur Jésus-Christ, étaient étendus sur la croix, reçois-moi de même entre les bras étendus de ta miséricorde ! » Sa piété était si vive, son effusion si touchante, son courage si admirable, qu'elle avait arraché des larmes à presque tous les assistants.

Sa prière finie, elle se releva. Le terrible moment était arrivé, et le bourreau s'approcha d'elle pour l'aider à se dépouiller d'une partie de ses vêtements; mais elle l'écarta et dit en souriant qu'elle n'avait jamais eu de pareils valets de chambre. Elle appela Jeanne Kennedy et Elisabeth Curle, qui étaient restées pendant tout ce temps à genoux au pied de l'échafaud, et elle commença à se déshabiller avec leur aide, ajoutant qu'elle n'avait pas coutume de le faire devant tant de monde. Les deux désolées jeunes filles lui rendaient ce triste et dernier office en pleurant. Pour arrêter l'explosion de leur douleur, elle mettait son doigt sur leur bouche, et leur rappelait qu'elle avait promis en leur nom qu'elles montreraient plus de force. « Loin de pleurer, réjouissez-vous, leur disait-elle; je suis bien heureuse de sortir de ce monde et pour une aussi bonne cause. » Elle déposa son manteau, ôta son voile, et ne conserva qu'une jupe de taffetas velouté rouge. Elle s'assit alors sur son siège et donna sa bénédiction à tous ses serviteurs, qui pleuraient. Le bourreau lui demanda pardon à genoux. Elle répondit qu'elle l'accordait à tout le monde. Elle embrassa Elisabeth Curle et Jeanne Kennedy, les bénit en faisant le signe de la croix sur elles, et, après que Jeanne Kennedy lui eut bandé les yeux, elle leur ordonna de s'éloigner, ce qu'elles firent en sanglotant.

En même temps, elle se jeta à genoux d'un grand courage, et, tenant toujours le crucifix entre ses mains, elle tendit le cou au bourreau. Elle disait à haute voix et avec le sentiment de la plus ardente confiance : « Mon Dieu, j'ai espéré en vous, je remets mon âme entre vos mains. » Elle croyait qu'on la frapperait comme en France dans une attitude droite et avec le glaive. Les deux maîtres des hautes œuvres l'avertirent de son erreur et l'aiderent à poser sa tête sur le billot, sans qu'elle cessât de prier. L'attendrissement était universel à la vue de cette lamentable infortune, de cet héroïque courage, de cette admirable douceur. Le bourreau lui-même était ému et la frappa d'une main mal assurée. La hache, au lieu d'atteindre le cou, tomba sur le derrière de la tête et la blessa, sans qu'elle fit un mouvement, sans qu'elle proférât une

plainte. Au second coup seulement, le bourreau lui abattit la tête, qu'il montra en disant : « Dieu sauve la reine Élisabeth ! — Ainsi périssent tous ses ennemis ! » ajouta le docteur Fletcher. Une seule voix se fit entendre après la sienne, et dit : *Amen* ! C'était celle du sombre comte de Kent.

Un drap noir fut jeté sur ses restes. Les deux comtes ne laissèrent point, selon l'usage, au bourreau, la croix d'or qu'elle avait à son cou, les chapelets qui pendaient à sa ceinture, ni les vêtements qu'elle portait au moment de mourir, de peur que, rachetées par ses serviteurs, ces dépouilles chères et vénérées ne fussent transformées en reliques. Ils les brûlèrent. Ils mirent le plus grand soin à empêcher qu'on ne conservât rien de ce qui avait été taché de sang, dont ils firent disparaître toutes les traces. Au moment où on releva le corps pour le transporter dans la chambre de cérémonie du château, afin de l'y embaumer, on aperçut le petit chien favori de Marie qui s'était glissé sous le manteau, entre la tête et le cou de sa maîtresse morte. Il ne voulait pas quitter cette place sanglante, et il fallut l'en arracher. Le corps de la reine d'Écosse, après qu'on en eut enlevé les entrailles, qu'on enterra secrètement, fut embaumé avec assez peu de respect, enveloppé d'un linceul ciré, mis dans un cercueil de plomb, et laissé à l'abandon jusqu'à ce qu'Élisabeth fixât le lieu où il devait être déposé.

LE SCARABÉE D'OR.

Il y a quelques années que je fis la connaissance d'un M. William Legrand, descendant d'une ancienne famille de protestants français établie à la Nouvelle-Orléans, et nos rapports ne tardèrent pas à s'établir sur un pied d'intimité. Possesseur d'une belle fortune, Legrand s'était vu ruiné par une série de malheurs : il quitta la ville qu'avaient habitée ses ancêtres et alla s'installer à Sullivan's Island, près de Charleston, dans la Caroline du Sud.

Cette île, qui n'est guère qu'un amas de sable marin, a environ trois milles de longueur, et nulle part sa largeur n'excède un quart de mille. Elle est séparée du continent par un filet d'eau à peine visible, qui se fraye un passage à travers un lit de vase et de joncs, espèce de canal marécageux fréquenté par les poules d'eau. La végétation, ainsi qu'on peut le supposer, y est rare, ou du moins n'y atteint que des proportions très-médiocres. On n'y voit point de grands arbres. Le palmier nain y croît, à la vérité, vers l'extrémité occidentale, où s'élève le fort Moultrie. Non loin de là quelques chétives habitations sont occupées pendant l'été par d'honnêtes citadins, qui abandonnent alors Charleston aux fièvres et à la poussière ; mais, à l'ex-

ception de cette pointe occidentale et de la grève formée d'une substance calcaire, qui s'étend, comme une lisière blanchâtre, du côté de la mer, l'île entière offre l'aspect d'un grand buisson de myrtes : ces arbrisseaux y atteignent souvent une hauteur de quinze à vingt pieds, et forment un fourré verdoyant qui parfume l'air de ses exhalaisons embaumées.

C'est dans la partie la plus épaisse et la plus retirée de ce bocage, non loin de l'extrémité orientale de l'île, que Legrand s'était construit une petite case, qu'il habitait lorsque notre rencontre accidentelle fut, comme je l'ai dit plus haut, le prélude des relations amicales qui s'établirent bientôt entre nous. Je trouvai en lui un homme instruit, doué d'une rare intelligence, mais enclin à la misanthropie et sujet à des accès alternatifs d'enthousiasme et d'humeur noire. Il avait beaucoup de livres et lisait peu : ses principaux amusements consistaient à tirer des oiseaux et à pêcher, ou bien à flâner sur le rivage et parmi les myrtes, à la recherche de coquillages et surtout d'insectes ; il était ainsi parvenu à se former une collection entomologique qu'un Swammerdam eût enviée. Il était ordinairement accompagné dans ces perambulations par un vieux nègre appelé Jupiter, affranchi dans le temps de sa prospérité, mais qui n'avait jamais voulu renoncer à ce qu'il considérait comme son droit de suivre partout son jeune massa Will. Il est assez probable que la famille de Legrand, supposant son cerveau un peu dérangé, avait encouragé sous main ces dispositions du vieux Jupiter, afin qu'il servit de surveillant et en quelque sorte de gardien à son excentrique maître.

L'hiver n'est jamais bien rude sous la latitude de Sullivan's Island, et il est rare qu'on éprouve le besoin d'y faire du feu avant la fin de l'année. Il y eut cependant, vers le milieu du mois d'octobre 48., une journée d'un froid très-vif. Le soleil était sur le point de se coucher lorsque je traversai, non sans quelque difficulté, cette forêt de myrtes qui protégeait l'humble retraite de mon ami : j'habitais alors Charleston éloigné de neuf milles de l'île, et les moyens de communication n'étaient pas à beaucoup près aussi nombreux à cette époque qu'ils le sont aujourd'hui. Arrivé à l'ermitage, je frappai, selon mon habitude ; personne ne m'ayant répondu, je cherchai la clef à l'endroit où je savais qu'on la cachait, j'ouvris la porte et j'entrai. Un bon feu brillait au foyer : c'était une nouveauté, et une nouveauté qui ne pouvait m'être qu'agréable. Je me débarrassai de mon surtout, je tirai un fauteuil auprès des bûches pétillantes, et m'étant commodément installé, j'attendis patiemment le retour de mon hôte.

Il faisait déjà nuit lorsque Legrand et Jupiter arrivèrent. Ma visite parut leur procurer une douce surprise, et leur accueil fut plein de cordialité. Jupiter, manifestant sa joie par une espèce de grimace qui dilatait sa bouche d'une oreille à l'autre, se mit en devoir de préparer quelques poules d'eau pour notre souper. Legrand était dans un de ses accès, quel autre nom

pourrais-je leur donner? d'enthousiasme. Il avait trouvé un bivalve inconnu formant un nouveau genre, et, ce qui était encore plus important à ses yeux, il avait découvert et capturé, avec l'assistance de Jupiter, un scarabée qu'il croyait aussi être entièrement nouveau, mais sur lequel il désirait avoir mon opinion le lendemain.

— Et pourquoi pas ce soir? demandai-je en me frottant les mains devant la flamme, et donnant mentalement au diable toute la race des scarabées.

— Ah! s'écria Legrand, si j'avais su que vous étiez ici! Mais il y a si longtemps qu'on ne vous a vu; et comment pouvais-je deviner que vous vous mettriez en route par un froid pareil pour venir me rendre visite? Le fait est que j'ai rencontré, en revenant ici, le lieutenant G..., et que j'ai fait la sottise de lui prêter l'insecte, qu'il a porté au fort; impossible donc de le voir avant demain matin. Mais restez ce soir avec nous, et j'enverrai Jupiter le chercher au lever du soleil. C'est la chose la plus merveilleuse que vous ayez jamais vue.

— Quoi? le lever du soleil?

— Eh non! l'insecte! Figurez-vous une créature de la grosseur d'une noix d'*hickory*, un corsage d'un magnifique jaune doré, avec deux taches d'un noir de jais près d'une des extrémités du dos, et une autre un peu plus longue à l'extrémité opposée; les antennes...

— Et moi répéter à vous, massa Will, interrompit ici Jupiter, *carabé* être d'or, d'or massif, dedans et tout, excepté ailes; moi n'avoir jamais vu de ma vie *carabé* lourd comme ça.

— Eh bien! en supposant que cela soit, répliqua Legrand, qui paraissait prendre la chose un peu plus sérieusement qu'elle ne le méritait, est-ce une raison pour laisser brûler notre souper? La couleur de cet insecte, poursuivit-il en se tournant vers moi, suffirait presque pour justifier l'idée de Jupiter: on ne saurait imaginer de reflets métalliques plus brillants que ceux de ses élytres. Mais vous ne pourrez en juger que demain; en attendant, je vais toujours vous donner une idée de sa forme.

A ces mots, il s'assit devant une petite table sur laquelle étaient une plume et une écriture, mais pas de papier. Il en chercha dans un tiroir de la table et n'en trouva point.

— C'est égal, dit-il, voici ce qui fera l'affaire; et tirant de la poche de son gilet quelque chose qui me parut être un morceau de papier commun fort sale, il y traça avec la plume un croquis de son insecte. Pendant ce temps, je ne quittai pas ma place auprès du feu, car je n'étais pas encore complètement réchauffé. Quand mon ami eut fini, il me passa son dessin sans se lever. Au moment même où je le recevais de sa main, une espèce de hurlement plaintif, suivi d'un grattement à la porte, se fit entendre au dehors. Jupiter alla ouvrir, et un gros chien de Terre-Neuve, qui appartenait à Legrand, se précipita dans la chaumière,

et bondissant sur moi avec une impétuosité qui faillit me renverser, m'accabla de caresses: nous étions de vieilles connaissances. Ce fut seulement après ce petit incident que je regardai le papier que m'avait donné Legrand, et, à vrai dire, je me trouvai assez embarrassé.

— Voilà, dis-je après l'avoir examiné, voilà, il faut en convenir, un animal extraordinaire et tout à fait nouveau pour moi. Je n'ai encore rien vu jusqu'à ce jour qui ressemble à cela, à moins que ce ne soit une tête de mort.

— Une tête de mort! répéta Legrand; en effet, vous avez peut-être raison; il a quelque chose de cela sur le papier. Les deux taches supérieures figurent les yeux, n'est-ce pas? et la tache allongée qui se trouve plus bas peut passer pour la bouche; et puis la forme de l'ensemble est ovale.

— C'est peut-être cela, répondis-je; mais, après tout, je crains, Legrand, que vous ne soyez pas artiste. J'attendrai donc, avec votre permission, pour me faire une idée exacte de votre insecte, que je l'aie vu en personne.

— Je ne sais comment cela se fait, reprit Legrand un peu piqué; mais je crois pourtant dessiner passablement; du moins je le *devrais*, car j'ai eu de bons maîtres, et je ne suis pas tout à fait maladroit.

— Alors, mon cher ami, lui dis-je, vous vous amusez à mes dépens. C'est bien là une tête de mort, je dirai même une tête de mort fort bien faite, d'après toutes les idées reçues en pareille matière; et si votre scarabée ressemble à cela, c'est incontestablement l'animal le plus curieux qu'il y ait au monde. Nous pourrions même fabriquer là-dessus quelque légende bien effroyable. Je présume que vous lui donnerez le nom de *scarabeus caput hominis*, ou quelque chose d'analogue. On trouve dans les livres d'histoire naturelle beaucoup de dénominations semblables. Mais où sont donc ces antennes dont vous parliez?

— Les antennes! s'écria Legrand, que cette petite discussion paraissait animer singulièrement. Parbleu! vous devez les voir, les antennes! je les ai faites aussi distinctes qu'elles le sont dans l'insecte même, et je pense que cela doit suffire.

— C'est possible, lui dis-je; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne les vois pas.

Et ne jugeant pas à propos de pousser les choses plus loin, je lui rendis son papier sans autre observation. J'étais surpris, je l'avoue, de la tournure qu'avait prise la conversation; je ne comprenais pas la susceptibilité de mon ami. Quant au dessin de l'insecte, il était bien positif qu'on n'y voyait aucune trace d'antennes, et que le tout ressemblait à l'image ordinaire d'une tête de mort.

Legrand prit le papier de fort mauvaise grâce, et il se disposait à le froisser dans sa main pour le jeter au feu, lorsque ses yeux étant tombés par hasard sur le dessin, il parut tout à coup en proie à quelque puis-

sante émotion : son visage se colora d'une vive rougeur, puis redevint presque aussitôt d'une pâleur mortelle. Il continua pendant quelque temps d'examiner le dessin avec la plus grande attention. Enfin, il se leva, prit une chandelle sur la table, et alla s'asseoir sur un coffre, à l'autre bout de la chambre : là, il se livra de nouveau à une investigation minutieuse du papier, qu'il tourna dans tous les sens sans proférer un mot. Cette conduite bizarre m'étonnait beaucoup ; je crus néanmoins devoir m'abstenir de tout commentaire, pour ne pas exciter encore une humeur irritable. Mon ami, ayant apparemment achevé son examen, tira de la poche de son habit un portefeuille, y déposa soigneusement le papier, et serra le tout dans un pupitre qu'il ferma à clef. Cela fait, il parut plus calme ; mais l'enthousiasme qu'il avait naguère manifesté au sujet de son scarabée avait entièrement disparu. A mesure que la soirée s'avancait, il devenait de plus en plus rêveur, et je fis de vains efforts pour l'arracher à ses distractions continuelles. Je m'étais proposé de passer la nuit dans son ermitage, comme je l'avais fait plus d'une fois auparavant ; mais le voyant si absorbé, je me décidai à me retirer. Il ne fit pas d'instances pour me retenir, mais au moment où je prenais congé de lui, il me serra la main avec un redoublement de cordialité.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

HOTEL DU DUC DE BRUNSWICK.

A l'extrémité ouest des Champs-Élysées, près de la barrière de l'Étoile, à droite, dans le quartier Beaujon, se trouve une habitation, un palais, peut-on dire aujourd'hui, dont la destinée est fort singulière.

Celui qui en posa les fondements en 1846 était, non pas précisément un chevalier de fortune, mais un de ces hommes particuliers qui, après s'être endurcis à la peine que donne la recherche des premières pièces de cinq francs, se réveillent un beau matin tout couverts d'or et de billets de banque. Petit avocat à peu près inconnu au barreau, il avait chicané devant les juges de paix et guerroyé contre ses grands confrères en arrêtant les causes sur le seuil du Palais, quand il n'allait pas les chercher au domicile des plaideurs.

Il eut un jour l'heureuse chance de devenir le conseiller d'une riche Anglaise qui était venue en France pour y poursuivre une affaire contentieuse. Il prit si fort à cœur les intérêts qui lui avaient été confiés, qu'il reçut pour honoraires la cliente elle-même ornée de deux millions.

Ce fut cette alliance excentrique qui donna lieu à la construction de l'hôtel dont il s'agit.

Vendu en 1850, il fut acquis par Lola Montès, ci-devant comtesse de Landsfeld, alors madame, qui l'occupa près de deux ans.

Cette période n'est pas la plus extraordinaire dans l'histoire de l'immeuble, ainsi que cela sera expliqué ci-après ; toutefois, ces deux années présentèrent des incidents curieux, au dire des voisins, qui ont vu et entendu dans l'hôtel, à cette époque, des gens de tous caractères et des scènes de toute espèce : fournisseurs de galanterie et fournisseurs d'effets, billets doux et factures s'y donnaient rendez-vous par pelotons.

Un soir, les porteurs de notes et de comptes courants se trouvèrent, au nombre d'environ soixante, à la porte de l'hôtel qui restait muet à leurs interpellations bruyantes et répétées. On parla d'aller chercher le commissaire et de faire ouvrir la porte au nom de la loi. La situation était extrêmement tendue.

Pour éviter un éclat, Lola Montès donna ordre à son concierge de tirer le cordon, et, se montrant fièrement sur le perron au moment où l'avidité troupe faisait irruption dans la cour :

— On va vous payer, leur dit-elle avec hauteur.

Puis, s'adressant à son valet de pied, elle ajouta :

— Joseph, faites entrer ces messieurs au salon.

Les créanciers entrèrent et attendirent.

Ils attendirent longtemps, si longtemps que plusieurs d'entre eux, perdant patience, se dirigèrent vers la porte pour sortir. La porte était fermée : la créance et sa personnification avaient été mises sous clef. Lola Montès était allée faire un tour au bois, et elle dînait à la Maison-d'Or, à l'heure où, à force de supplications, ses prisonniers obtenaient l'autorisation de rentrer dans leurs domiciles.

La grande dame revint chez elle après l'Opéra. Tout était calme.

De Lola Montès, la propriété de l'hôtel est passée à M. le duc de Brunswick, qui en a fait une merveille de magnificence et d'originalité.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : *Qu'en dira le monde?* comédie en cinq actes et en prose de M. Émile Serret.

La comédie de M. Serret, quoique médiocre de fond et de style, n'en a pas moins réussi, grâce au talent des acteurs, qui rehaussent les sentiments et donnent de la chaleur à tout l'ouvrage. La jeune comtesse de Verneuil, veuve et riche de cinquante mille francs de rente, a pour amant M. de Courtenay, qui par délicatesse craint de l'épouser, ayant mangé sa propre fortune et ne voulant pas être accusé de spéculation ; mais il

perd une tante qui le fait son héritier, et dès lors son mariage devient possible : il se livre à toute la joie qu'il éprouve de donner son nom à celle qu'il a aimée et involontairement compromise. Telle est la donnée du premier acte. A l'acte suivant, Hermann de Courtenay déjeune avec d'autres jeunes gens chez un M. Legrand, héros de jockey-club, fils d'un riche fournisseur et qui étale à plaisir ses ridicules et sa somptuosité. Au dessert, la conversation, après avoir roulé sur les chiens, les voitures et les chevaux, en arrive aux femmes. Un des convives, M. de Morigny, parle légèrement de madame de Verneuil; M. de Courtenay se lève pour lui demander raison de ses propos : mais il est prévenu par un Moldave, le prince Teleki, qui aime platoniquement madame de Verneuil. La colère de Courtenay se tourne alors contre celui-ci, et voilà deux duels qui se préparent. Un vieux général, oncle de Courtenay, survient, et veut marier son neveu à une petite ingénue de seize ans, mademoiselle Louise Rimbaut, qu'il a vue naître et dont l'innocence le charme; de l'amour de son neveu pour madame de Verneuil, le général n'en tient aucun compte. Il raille cet amour pour une veuve facile, et ces propos, joints à ceux qui ont été tenus à table sur celle qu'il aime, rendent de Courtenay furieux. Il arrive chez madame de Verneuil, lui fait une scène de jalousie et casse des porcelaines; la jeune femme, aimante et fière, se justifie facilement des torts que lui impute son amant : elle n'a d'autre faute à se reprocher que de l'avoir aimé; de Courtenay demande son pardon et l'obtient, et plus que jamais il est résolu d'épouser sa maîtresse. Il annonce et proclame son mariage au milieu d'une soirée où se trouvent réunies Louise, la jeune ingénue, accompagnée de sa mère, et madame de Verneuil, à qui quelques femmes prudes font une mine revêche. Le général, avec une brusquerie toute soldatesque, gourmande son neveu et lui représente tous les inconvénients du mariage qu'il veut conclure. Madame de Verneuil, cachée derrière un rideau, entend les paroles de cet oncle terrible et dégage son amant de sa parole. Nous l'avouons, la vraie morale nous semble faussée dans cette pièce, qui tient plus de compte des préjugés du monde que des sentiments, et qui sépare, on ne sait pourquoi, un homme de la femme qu'il aime pour le lier à une jeune fille qu'il rendra forcément malheureuse. Lafferrière a été très-remarquable dans le rôle de M. de Courtenay, et madame Fernand dans celui de madame de Verneuil.

* * L'Orphéon a tenu, dimanche dernier, une de ses grandes et solennelles séances, au cirque des Champs-Élysées, en présence de M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, de M. Ducos, ministre de la marine, de M. le préfet de la Seine, du conseil supérieur de l'instruction publique et de la commission de surveillance. Les exécutants étaient au nombre de 4,030, dont 460 adultes; le reste se composait d'enfants. Voici les principaux morceaux qui figuraient sur le pro-

gramme. Grand chœur de *la Création*, d'Haydn; *la Vapeur*, d'Ambroise Thomas, pour voix d'hommes; *Alla Trinita beata*, chœur du seizième siècle; *les Horlogers*, d'Adolphe Adam; symphonie vocale de Chelard; chœur de Gounod sur des paroles de Racine (*Athalie*); *Chant du Forgeron*, d'Halévy, pour voix d'hommes; *Au banquet de la vie*, de G. Bousquet; *le Chant de guerre*, de Thys; chœur tiré du *Chalet*, d'Adolphe Adam, avec des paroles nouvelles. Tous ces morceaux, exécutés avec un ensemble admirable, ont produit un excellent effet. *Le Chant du Forgeron* et *le Chant de guerre* ont été redemandés et répétés. A la fin de la séance, M. Victor Foucher, président de la commission de surveillance, a couronné le buste de Wilhelm, fondateur de l'Orphéon. Aujourd'hui, 28 mai, une seconde séance aura lieu. Le programme se composera des mêmes morceaux.

* * Le mois de Marie a donné l'occasion au curé de Notre-Dame-de-Lorette d'introduire la musique dans les cérémonies de l'église. Sous l'habile direction de M. Lutgen, l'orchestre et les chœurs exécutent quatre fois par semaine, les lundis, mardis, jeudis et vendredis, d'excellents morceaux de musique d'église. Parmi les solistes nous avons remarqué mademoiselle Jenny Rossignon, que nous connaissions déjà comme excellent professeur de chant et élève de Bordogni. Sa belle voix résonne admirablement dans le temple du Seigneur. Elle a dit avec beaucoup d'âme et d'expression l'*Ecce panis* de Proch, avec accompagnement de violon, par M. Léon Reynier; l'*Ecce panis* et l'*Ave Maria* de Cherubini, et des litanies sacrées, avec accompagnement d'alto. Nous espérons que la musique gardera sa digne place à Notre-Dame-de-Lorette, et que MM. les curés des autres diocèses de Paris suivront l'exemple de leur confrère.

LÉOPOLD DANJEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.